

COMEDIA

DIRECTEUR : JEAN DE ROVERA

IN MEMORIAM

Les débuts à Paris de Nikita Balieff

Avec émotion, Maurice-J. Champel admet ici, avant-hier, la mort de Nikita Balieff... Voici quelques souvenirs auxquels nous ne saurions échapper.

Nikita Balieff et sa Chauve-Souris déburent à Paris dans une indifférence totale. La presse s'abstint presque unanimement de répondre à l'invitation que ces « Russes » leur avaient faite et les premières représentations au Théâtre Fama n'amenèrent qu'un public rare.

Et pourtant, ce premier spectacle fut le meilleur de tous ceux que Balieff réalisa.

Mais il était inconnu, la publicité préalable avait été clouée et puis un spectacle de Russes, parlant russe, chantant russe — passe encore quand on aime russe ! — n'avait rien de bien attrayant. Moi-même qui, à cette époque, étais chargé de Comedia de la rubrique « Soirée parisienne », je n'étais pas allé à Fama. La critique en exercice non plus.

Il faut dire à l'excuse de la presse que la quinzaine qui précède le Réveillon de Noël est particulièrement chargée en spectacles nouveaux, il n'est pas rare qu'il y ait par jour deux générales. Par conséquent, ces « étrangers » avaient fini de l'encombrement.

Le soir avant le Réveillon du 31 décembre, je me trouvais dans Paris, attendant que, pitié minuit, et ne savais comment employer mon temps, parce que je me faisais scrupule d'aller déranger un fauconnier dans un théâtre, ce jour-là étant une occasion solennelle de lectures, lorsque, passant devant Fama, je vis l'affiche de La Chauve-Souris et me présentai au contrôle, pen-

sant que, si je m'ennuyais, il me serait toujours loisible d'aller tuer deux heures au cinéma.

Le rideau se leva sur Porcelaines de Saxe dont je savourai toute la fraîcheur.

Un gros homme vint au proscenium entre les tableaux et, baragouinant un français presque incompréhensible, annonça et expliqua du mieux qu'il put les tableaux suivants. C'était « lui ».

Puis, ce fut Romance de Glinka. Romance de Glinka était une toute petite chose d'un grand charme et d'un grand art. Déjà, je me sentais acquis à mon fauconnier et ravi de suivre tout le programme, s'il était de cette première valeur.

Je ne fus pas déçu. Après Romance de Glinka, ce fut Les Jouets, quelque chose qui avait l'air d'être fait dans des papiers de couleurs.

Après Les Jouets, le Trépak, du ballet Casse-noisette.

Après le Trépak, une véritable splendeur, la vieille chanson de France Le Roy a fait battre tambour, mise en scène et jouée. Il semblait que ce fût une illustration colorée, arrachée à un beau livre de notre Histoire, dans des velours, des satins et des ors somptueux, une magnifique réalisation. Les acteurs qui jouaient cette chanson avaient vraiment l'air d'être le roi de France lui-même, la reine, un marquis, une marquise, et, sur les marches du trône, le feu était d'une exactitude saisissante.

Le « sonnet sans défaut » qui vint le long poème.

Jean BASTIA.

(Lire la suite en deuxième page.)

DÉDIÉ A M. ALBERT LE BRUN



« Les Présidents », l'une des scènes d'actualité des plus curieuses de la nouvelle revue de MM. Rip et Willemetz : « Tout va trop bien », dont la répétition générale a eu lieu hier soir au Théâtre des Nouveautés. (Studio Lipnitzki.)

LES GRANDES ENQUÊTES DE « COMEDIA »

Avenir du Théâtre Lyrique

(Réponses recueillies par PAUL LE FLEM.)

(Suite) (1)

M. LOUIS DUREY

M. Louis Durey, fut de l'équipe des Six, qui, il y a déjà plus de dix ans, renoua l'avant-garde et proposa une nouvelle esthétique, au lendemain de la Grande Tourmente. Il y joua sa partie discrètement, avec une sincérité qui lui attira des succès de sa nature. M. Louis Durey croit que l'œuvre d'art future demandera moins à l'individualité qu'un sentiment collectif. Pour lui, le théâtre lyrique n'est pas appelé à disparaître, si on rend le prix des places accessibles, si l'on monte des œuvres nouvelles, si l'on crée un théâtre lyrique d'essais. Seul l'Etat peut protéger de telles tentatives.

Je crois fermement que la révolution sociale qui s'opère en ce moment exceptionnne d'un renouvellement et que la collaboration des artistes avec le Proletariat, enriches de la nation ; pour tout dire : l'Etat socialiste dont l'admirable résurrection du Peuple de France permet d'envisager l'édification pour demain.

M. MAURICE-LEVY BETOVE

Celui qui fut maintes fois applaudi dans ses humoristiques fantaisies, est avant tout un musicien qui, s'il cherche à éveiller le rire, préfère à celui-ci la flamme de la réponse. Trait qui explique la réponse du compositeur. Derrière la façade de l'ironiste, il y a surtout

l'artiste qui croit à un idéal, au cœur, à l'élan, à la générosité. Mais, le cœur, déclare M. Maurice-Lévy Betove, est fort mal porté, à notre époque. Ce qui explique la rareté des belles œuvres, des tempéraments, en même temps que la défiance d'un public qui, lui, pourtant, est plein de cœur et prêt à faire le don de soi si le cadeau qu'on lui a offert en vaut la peine.

Il n'y a pas « d'autre » idéal à être recherché par le compositeur. L'idéal est un et immuable.

(Lire la suite en deuxième page.)



La course aux ballons, l'une des épreuves les plus cocasses de la Fête des Caf'Conc', qui s'est déroulée hier après-midi à Buffalo. (Photo Keystone.)

MISE AU POINT

« Trois Six Neuf » et « La Dernière Chance »

Une lettre de Francis CARCO

A la suite du document du jour qui illustrait l'un de nos récents numéros, nous avons reçu de notre excellent ami Francis Carco une lettre suivante :

Paris, 5 septembre 36.

Mon cher Comedia,

Je lis, dans Comedia d'aujourd'hui, que la délicieuse M^{lle} Lemoine se prépare à tourner, dans un film tiré de Trois, Six, Neuf, le rôle qu'elle a créé et je suis heureux du grand succès qu'elle obtiendra. Toutefois, je me permets de faire observer au producteur de ce film qu'en prenant pour titre La Dernière chance, il oublie sans doute que j'ai publié récemment dans Paris-Sol un reportage qui s'appelle également La Dernière chance.

Ce reportage a même paru en librairie, l'année dernière, chez mon éditeur et ami Albin Michel. Je suis donc surpris qu'une pièce qui a connu la magnétique et légitime carrière de Trois, Six, Neuf, ait besoin, pour l'écran, d'emprunter un titre au voisin. Je veux croire qu'il ne s'agit là que d'une erreur et qu'en me rendant ma « Dernière chance », le producteur et l'auteur de Trois, Six, Neuf n'en perdront aucune de se comporter en excellent confrères et de m'être agréables.

Veillez agréer, je vous prie, l'assurance de mes meilleures sentiments.

Francis CARCO.

Le feu chez Mayol

Son musée est détruit

On apprend qu'au quartier des Américains, banlieue Est de Toulon, un incendie s'est déclaré la nuit dernière vers 3 heures du matin, dans le Clos Félix Mayol.

En dépit de la promptitude des secours, qui tout de même ont permis de préserver la maison où réside l'artiste, le musée bien connu contenant tant de souvenirs sur le Musée français de 1889 à nos jours, musée entièrement créé et entretenu par Mayol, a été détruit.

C'est là assurément une perte irréparable. Les causes de l'incendie n'ont pas encore été établies.

Un romancier négligent

Ludwig Wolff est arrêté

Le romancier allemand bien connu Ludwig Wolff vient d'être arrêté à Vienne, sur mandat d'arrêt de la police de Juan-les-Pins.

Ludwig Wolff avait séjourné durant le mois de juin au golf Juan-les-Pins, avant de quitter son hôtel, il avait oublié de payer sa note s'élevant à la somme de 35.000 francs. 35.000 francs pour un mois de séjour à peine au bord de la Méditerranée... Et il y a encore des gens pour parler de la crise !

A moins qu'il ne s'agisse d'un roman « préalable » véu...

SUR UN LIVRE

Douze poèmes zoologiques de Paul VALÉRY

et leur heureux départ plastique

Un ouvrage de Paul Valéry est toujours un événement littéraire. Ses Douze Poèmes Zoologiques constituent dans son œuvre une curieuse étape. Ils furent suggérés par des planches de Mme Albert-Lasard sur des oiseaux et quelques autres bêtes. Nous avons ici-même rendu compte de l'exposition de ces aquarelles, organisée l'an dernier avant même que les textes de Paul Valéry aient été complètement terminés.

Si l'on s'interroge sur la cause psychologique qui suscita l'inspiration de Paul Valéry devant des compositions picturales, on finit par découvrir que les harmonies colorées de Mme Albert-Lasard, étant faites de subtils rapports ménageant quelques imprécisions par où la pensée s'évade dans des beautés et des roses, des mauves et des gris de rêve, s'apparentent, dans un domaine différent, à ces associations d'idées et à ces énigmatiques perspectives, quelquefois brusquement dévoilées, qui caractérisent le lyrisme Valéryen.

Dans les œuvres de Mme Albert-Lasard, l'inspiration s'allie à l'habileté, comme il arrive pour un poète quand il a du talent. Ses animaux sont étrangement vivants. Ils se meuvent pourtant dans une atmosphère de féerie. La réalité n'est pour Mme Albert-Lasard que le tremplin de l'imagination. Les dons de compréhension et de pénétration de l'artiste vont plus loin que la vision directe.

Mme Albert-Lasard nous fait entendre de mystérieuses confidences de la faune et nous fait assister à une conversation animée de couleurs qui parlent d'extase, de voyage et d'évasions de toutes sortes. Elle a noté dans leurs prolongements les faits et gestes du régime animal. En ces tableaux brossés avec une intelligence perceptive, avec humour, avec goût, avec un sens aigu du rythme et du chromatisme, on retrouve les échos de cette poésie réticente et mallarméenne qu'elle affectionne dans l'œuvre de Paul Valéry.

Celui-ci, qui possède les plus purs dons des poètes, s'est bien gardé de composer une église au parallélisme étroit pour les croquis rehaussés qui avaient retenu son attention. Ils furent pour lui une manière d'embarcadere. Ecoutez-le d'ailleurs. Vous saisissez comment une feuille de papier lavée de quelques touches d'aquarelles peut servir sa prosodie :

Quand il n'y avait encore que l'ange et l'animal (dans ce jardin)

Et Dieu partait sensible ;

Dans l'air tout ce qui vole ;

Sur la terre tout ce qui marche

Et dans l'abîme en silence tout ce qui fuit et (frémit) ;

Et quand Dieu, et les Choses, et les Anges, et les Lenteurs

Et la Lumière qui est Archange

Étaient tout ce qui était,

Ce fut l'ÈRE DE PURITÉ.

Par était la Lion et pure la Fourmi,

Par le Taureau et pure la Chauve-souris ;

Par le Dragon et pure la Colombe ;

Par les Trinités et les Très Hautes Hierarchies ;

Par la Terre et pure la Lumière.

Puis étaient tous.

Chacun s'étant sans faille et à merveille

Ce fut l'état formé pour l'éternité.

Ne dirait-on pas quelques versets de la Bible ? Voilà comment un grand poète prend son essor. C'est ainsi qu'il s'élève du jeu des coloris et des nuances à la pure incantation poétique. Il est à l'honneur de Mme Albert-Lasard que ses œuvres aient pu susciter ces nobles chants.

Talente qui, un tout autre point de vue, cet ouvrage est un tour de force. Les aquarelles, tirées sur vieux chène et montées sur papier d'Arches, sont reproduites avec un tel raffinement dans l'exactitude qu'il est difficile d'établir une différence entre l'original et les reproductions. Nous sommes en présence d'un chef-d'œuvre des techniques de l'impression.

Yvanhoé RAMBOSSON.

Un quart de Siècle...

Ce qu'on lisait dans Comedia le 8 septembre 1911

Retour de villégiature, Mme Béjane est venue, hier, faire une courte apparition à son théâtre. Elle a été accueillie par un grand succès. Elle a occupé immédiatement de la reprise prochaine de « L'Oiseau bleu », de Maurice Maeterlinck.

Quatre générations étaient, hier, représentées, au Théâtre Sarah-Bernhardt. En l'honneur de M. Maxime, qui possède l'esprit de famille, avait convié la sienne à venir assister à une représentation de « La Dame de Monrovia ». Et c'est ainsi que la mère, la grand-mère et l'arrière-grand-mère de l'excellent artiste pouvaient applaudir leur descendant dans le rôle du duc d'Anjou, qui interprète parfaitement.

Ce soir, à Ba-Ta-Clan, débuts du célèbre chanteur Dalbert dans un répertoire absolument inédit.



On rentre ! On rentre ! Et contre la crise on s'ingénie partout... Place de l'Opéra, un public sympathique fait le cercle autour de cet orchestre d'artistes chômeurs dispensant avec entrain des airs populaires.

LE DOCUMENT DU JOUR

(Photo Keystone.)

Les Faits du Jour

ESPAGNE. — Continuation de l'offensive des insurgés sur Saint-Sebastien dont les miliciens loyalistes s'acharnent à défendre les abords, tandis qu'à l'intérieur même de la ville on signale de vives dissensions entre socialistes et anarchistes. — En Aragon, les gouvernementaux marquent des points, Ailures, situation inchangée.

PARIS. — En conseil des ministres

a été décidé une augmentation de quatre milliards deux cents millions destinée à renforcer cette année notre défense nationale. En même temps, le gouvernement français confirme sa résolution d'intervenir dans les prochaines conférences internationales pour une réduction contrôlée des armements.

LOS ANGELES. — En enlevant le « Greve Trophy » aérien, l'aviateur français Michel Dérojat en est à sa seconde victoire.

LONDRES. — Merrill et Richmann

sont rentrés de Paris. C'est de Liver-pool qu'ils prendront le départ pour l'Amérique.

CANNES. — De violents incendies ravagent plusieurs centaines d'hectares de forêts dans les Maures et l'Esterel.

VENISE. — Avant de regagner Varsouvie, le général Rydz-Smigly s'est arrêté au Lido.

VIENNE. — M. Jean Zay a assisté aux cérémonies de clôture du onzième congrès universel du théâtre.

PARADOXES PARISIENS

Pour que le Métro ne se couche pas avant le quartier qui le fait vivre

Un peu de bon sens, s. v. p. !

Notre article de la semaine dernière sur l'horaire nocturne limite de la station « Etoile » a déjà fait écho. De toutes parts on ne manque point de nous donner raison. On va même jusqu'à s'étonner que l'Administration intéressée n'ait point déjà mis la question à l'étude.

Des objections ?

Bien sûr, il n'y avait pas d'objections. Il ne peut y en avoir. Le maintien du métro « dernier départ de l'Etoile à minuit 45 » est insoutenable. Mais il y a plus que toute controverse, c'est l'indifférence. Avec de l'indifférence, on peut faire tourner en bourrique la cause la plus sûre de soi. Notre grand biais de reptile souterrain continue donc à se coucher de bonne heure, sans souci de la clientèle. Ce qui, à l'égard de l'hôte de passage (provincial ou étranger) équivaut à la désinvolture d'une maîtresse de maison qui, aussitôt après dîner, quitterait ses invités pour aller dormir et les laisserait se débrouiller entre eux...

C'est bien très exactement ce qu'il advient au quartier de l'Etoile et à ses tenants et aboutissants. Et ajoutez à la clientèle de luxe la laborieuse clientèle du commerce local.

Maurice-J. CHAMPEL. (Lire la suite en deuxième page.)

Voir en 4^e page :

Les premiers documents publiés en France sur le grand film nègre

GREEN PASTURES

qui a été interdit en Angleterre et au Canada et sera présenté en octobre à Paris

NOS ARTISTES EN VACANCES

Au Bouloum, avec Gaspard-Maillol

Banyuls-sur-Mer, septembre.

La maison n'a pas de concierge... C'est une toute petite maison, cubique et primitive, que Phébus carresse de son lever à son coucher, que ce mistral ou la tramontane fouettent furieusement et que la brise caresse aux heures douces du couchant.

Elle porte un gracieux nom roussillonnais : « Le Bouloum ».

Pour l'atteindre, il m'a fallu tra-

verser à la fois, apanage des êtres sensibles, intelligents et... timides, aussi...

« Dans cette pièce immense qu'il affectionne entre toutes, dans ce désordre où se débale la réflexion et le travail, l'artiste vient chaque année, faire œuvre créatrice... »

Tout un chantier : gravures, peintures, dessins ébauchés, portant déjà la marque de ce talent, chaud, tout parfumé de senteurs marines et terrestres de ce pays, splendides, où la générosité se heurte à un caprice de la nature...

Au fait, vous révélerai-je Gaspard-Maillol, peintre, graveur et papeter ?

D'autres et non des moindres l'ont fait avant moi.

Paul Sentenac, par exemple, dont on apprécie, à juste titre, le sens critique.

Allez, mieux qu'il ne l'a fait dans

bilis ; regard où la bonhomie livre assaut à la malice ; sourire jamais de commande, encastré d'une barbe blonde et inculte ; nez, aux ailes sensibles et délicates, caractérisant bien, avec la poignée de main franche et cordiale, celui qu'on appelle, le plus souvent, le papeter de Montol ?

Déjà bien ! oui...

Simpleté charmante et réservée à la fois, apanage des êtres sensibles, intelligents et... timides, aussi...

« Dans cette pièce immense qu'il affectionne entre toutes, dans ce désordre où se débale la réflexion et le travail, l'artiste vient chaque année, faire œuvre créatrice... »

Tout un chantier : gravures, peintures, dessins ébauchés, portant déjà la marque de ce talent, chaud, tout parfumé de senteurs marines et terrestres de ce pays, splendides, où la générosité se heurte à un caprice de la nature...

Au fait, vous révélerai-je Gaspard-Maillol, peintre, graveur et papeter ?

D'autres et non des moindres l'ont fait avant moi.

Paul Sentenac, par exemple, dont on apprécie, à juste titre, le sens critique.

Allez, mieux qu'il ne l'a fait dans

Gaspard-Maillol au travail. (Au fond le Bouloum, sa drôle de petite maison.)

vir la colline raide, suivre un étroit chemin caillouteux entre les vignes au garde-à-vous, braver la canicule...

Une montagne rude et sauvage encadre jalousement la petite hauteur. La mer, toute de fond immobile, aux bleus changeants, établit l'équilibre le plus harmonieux dans ce décor nostalgique et sensible, cher au maître de céans, parce que tout ce qui n'est pas manifestation de la nature est écarté.

Gaspard-Maillol, peintre, graveur et papeter, ne pouvait être autrement qu'il m'apparut, dans un ciel idéalement clair et net comme l'œil, sur le seuil de sa porte étroite...

En ! quoi ! Ce gaillard en cotte bleue, au maillot rayé, le chef coiffé d'un invariable chapeau qui ne s'apparente que de très loin avec la mode actuelle, est-il le peintre que Paris fête, le sociétaire du Salon d'automne et des Indépendants, et dont plusieurs musées de l'Etat s'honorent de posséder des œuvres ?

Cette silhouette qui, rencontrée au détour d'une rue, avec son pantalon relevé aux mollets, évoquerait pour vous un de ces rudes gars qui ont bourlingué dans tous les ports du monde, appartient-elle vraiment à Gaspard-Maillol, graveur sur bois, membre du jury du Salon d'automne pour la gravure ?

Ce visage tout en contrastes ; sourcils en accent circonflexe qui dominent deux yeux clairs et mo-

destins, regard où la bonhomie livre assaut à la malice ; sourire jamais de commande, encastré d'une barbe blonde et inculte ; nez, aux ailes sensibles et délicates, caractérisant bien, avec la poignée de main franche et cordiale, celui qu'on appelle, le plus souvent, le papeter de Montol ?

Déjà bien ! oui...

Simpleté charmante et réservée à la fois, apanage des êtres sensibles, intelligents et... timides, aussi...

« Dans cette pièce immense qu'il affectionne entre toutes, dans ce désordre où se débale la réflexion et le travail, l'artiste vient chaque année, faire œuvre créatrice... »

Tout un chantier : gravures, peintures, dessins ébauchés, portant déjà la marque de ce talent, chaud, tout parfumé de senteurs marines et terrestres de ce pays, splendides, où la générosité se heurte à un caprice de la nature...

Au fait, vous révélerai-je Gaspard-Maillol, peintre, graveur et papeter ?

D'autres et non des moindres l'ont fait avant moi.

Paul Sentenac, par exemple, dont on apprécie, à juste titre, le sens critique.

Allez, mieux qu'il ne l'a fait dans

bilis ; regard où la bonhomie livre assaut à la malice ; sourire jamais de commande, encastré d'une barbe blonde et inculte ; nez, aux ailes sensibles et délicates, caractérisant bien, avec la poignée de main franche et cordiale, celui qu'on appelle, le plus souvent, le papeter de Montol ?

Déjà bien ! oui...

Simpleté charmante et réservée à la fois, apanage des êtres sensibles, intelligents et... timides, aussi...

« Dans cette pièce immense qu'il affectionne entre toutes, dans ce désordre où se débale la réflexion et le travail, l'artiste vient chaque année, faire œuvre créatrice... »

Tout un chantier : gravures, peintures, dessins ébauchés, portant déjà la marque de ce talent, chaud, tout parfumé de senteurs marines et terrestres de ce pays, splendides, où la générosité se heurte à un caprice de la nature...

Au fait, vous révélerai-je Gaspard-Maillol, peintre, graveur et papeter ?

D'autres et non des moindres l'ont fait avant moi.

Paul Sentenac, par exemple, dont on apprécie, à juste titre, le sens critique.

Allez, mieux qu'il ne l'a fait dans

bilis ; regard où la bonhomie livre assaut à la malice ; sourire jamais de commande, encastré d'une barbe blonde et inculte ; nez, aux ailes sensibles et délicates, caractérisant bien, avec la poignée de main franche et cordiale, celui qu'on appelle, le plus souvent, le papeter de Montol ?

Déjà bien ! oui...

Simpleté charmante et réservée à la fois, apanage des êtres sensibles, intelligents et... timides, aussi...

« Dans cette pièce immense qu'il affectionne entre toutes, dans ce désordre où se débale la réflexion et le travail, l'artiste vient chaque année, faire œuvre créatrice... »

Tout un chantier : gravures, peintures, dessins ébauchés, portant déjà la marque de ce talent, chaud, tout parfumé de senteurs marines et terrestres de ce pays, splendides, où la générosité se heurte à un caprice de la nature...

Au fait, vous révélerai-je Gaspard-Maillol, peintre, graveur et papeter ?

D'autres et non des moindres l'ont fait avant moi.

Paul Sentenac, par exemple, dont on apprécie, à juste titre, le sens critique.

Allez, mieux qu'il ne l'a fait dans

Gaspard-Maillol au travail. (Au fond le Bouloum, sa drôle de petite maison.)

vir la colline raide, suivre un étroit chemin caillouteux entre les vignes au garde-à-vous, braver la canicule...

Une montagne rude et sauvage encadre jalousement la petite hauteur. La mer, toute de fond immobile, aux bleus changeants, établit l'équilibre le plus harmonieux dans ce décor nostalgique et sensible, cher au maître de céans, parce que tout ce qui n'est pas manifestation de la nature est écarté.

Gaspard-Maillol, peintre, graveur et papeter, ne pouvait être autrement qu'il m'apparut, dans un ciel idéalement clair et net comme l'œil, sur le seuil de sa porte étroite...

En ! quoi ! Ce gaillard en cotte bleue, au maillot rayé, le chef coiffé d'un invariable chapeau qui ne s'apparente que de très loin avec la mode actuelle, est-il le peintre que Paris fête, le sociétaire du Salon d'automne et